

## L'EMBARRAS DU CHOIX



Mme Casey.—Il y a plus d'une manière de tuer un chat, madame Terhune.  
Mme Terhune.—Vous avez bien raison, madame Casey. Nous avons employé dix-sept moyens différents pour tuer notre vieux Tom, et il est toujours en vie !

## LE SUISSE ET LE FLAMAND

Vous habitez un pays âpre et rude,  
Disait un sot Flamand au Suisse Frenestel,  
Et votre caractère aussi doit être tel :  
De son pays toujours on saisit l'habitude.  
— Ce propos n'est pas délicat,  
Reprend le Suisse : en ce moment j'y pense  
Vous habitez un pays plat ;  
Dois-je en tirer la même conséquence ?

## LE PETIT ANTOINE

Surtout, avait dit le médecin aux parents du petit Antoine, au jour de leur départ pour les bains de mer, surtout ne le nourrissez que de lait, et de bouillon où il n'y aura que du jus de viande. Pas de légumes, aucun aliment solide. A ce prix, vous le sauverez peut-être. Ne manquez pas non plus de le baigner tous les jours, à moins de temps froid. Une rapide immersion suffira. Puis, vous l'enveloppez tout mouillé dans des couvertures de laine et le promenez au bon soleil sur la grève. J'espère que ce traitement naturel sera efficace et que vous n'aurez pas perdu votre mois d'août. Allez et revenez avec un gaillard. L'enfant ne demande qu'à vivre malgré sa débile apparence, il a de l'œil et de la voix, mais il faut l'aider. Et n'oubliez pas mes prescriptions. Des bains, du lait et du bouillon de viande. Pas autre chose. C'est une question de vie ou de mort.

Les parents du petit Antoine n'avaient garde d'oublier de telles recommandations. Ils avaient confiance dans les paroles raisonnables du médecin qui était leur ami, qui avait aidé leur enfant à naître. Lorsque le pauvre petit diable était apparu à la lumière, si mince, si fragile, un corps menu comme un fil surmonté d'une grosse tête, la partie de son existence fut considérée comme perdue d'avance. Seule, la mère ne désespéra pas. Elle s'attacha d'une volonté farouche à cette misérable chose qui n'avait ni mouvement, ni souffle, ni vie. Elle entreprit de redonner à ce rien le supplément de vie qu'il n'avait pas obtenu d'elle. Elle s'attacha donc à lui, ne le quitta ni de jour ni de nuit, le couva, le nourrit, lui donna son lait, son sang. Elle ignora le sommeil nocturne pendant des mois et des mois, ne pronant de repos que le jour, pendant de fugitifs instants, son enfant endormi, enfin, après des crises de pleurs, de cris, de fatigue. Elle fut récompensée et accomplit le miracle de nature. "Votre enfant vivra", lui dit un jour le médecin.

\*\*\*

Lorsque le père et la mère partirent ainsi vers la grève et la vague pour achever l'œuvre de vie, le petit Antoine avait dix-sept mois. Il n'était pas magnifique à voir ; il avait des soupçons de bras et de jambes, toute son ossature dessinée en relief sous la peau délicate, et toujours sa grosse tête. Mais, malgré tout, il était vrai que la vie s'affirmait en lui. Il lui était venu une gentille vivacité, une forte voix rieuse, et, dans sa petite face pâle et maigre, s'avaient deux beaux yeux noirs pleins de feu.

Il fallait développer ces promesses, et le cadre d'existence choisi pour la cure fut tout de suite proclamé délicieux et charmant par les parents

anxieux. Une oasis bretonne, une plage de sable fin entourée d'arbres, auprès d'un port minuscule où se balançaient des voiles blanches et rouges. La maison qui abrita nos trois personnages, maison moitié hôtel, moitié auberge, avait pour patronne une maîtresse femme, une forte commère dont l'abord cordial était déjà réconfortant.

L'excellente hôtesse en était à son quatrième ou cinquième mari, on ne savait plus au juste le nombre de ses veuages, et il fallait un effort pour retrouver les noms qu'elle avait porté et reconnaître avec précision l'état civil des enfants qui grouillaient autour de la maison, sur les pierres du port. Le petit Antoine fut bien reçu par cette madame Borbe-Bleue qui n'avait rien d'une ogresse, mais avec quelles exclamations et quels gestes de commisération, on le devine ! Elle affirma aux parents que l'air de la mer et la bonne nourriture allaient bientôt mettre sur pied le cher petit Jésus, et qu'avant septembre, il jouerait avec les autres mioches au soleil devant la porte. On ne demandait qu'à le croire, mais on lui fit connaître les prescriptions du médecin concernant l'alimentation : elle promit le lait nécessaire, et une jeune bonne du pays fut engagée pour veiller sur le petit Antoine et le promener sur le quai, aux heures des repas des parents.

Les choses se passèrent fort bien pendant la première quinzaine. La température était délicieuse, chaude et aérée, la mer n'avait que des vagues caressantes. Tous les jours, le petit Antoine était porté sur la plage et baigné dans l'eau salée, malgré ses cris, ses pleurs, ses fureurs. Tout à leurs fonctions, le père et la mère ne s'apercevaient pas qu'un drame se nouait autour d'eux.

\*\*\*

Sur la plage, les gens du pays, les baigneurs, les bonnes ne tardèrent pas à trouver incompréhensible et barbare la conduite de ce père et de cette mère qui semblaient tremper dans l'eau, pour leur plaisir, parce qu'ils se baignaient eux-mêmes, ce malheureux enfant qui n'avait que la peau et les os et qui emplissait l'air de ses cris aigus, de ses protestations. On ne tarda pas à proclamer que c'était une horreur de fatiguer ainsi un petit malade. Il serait, un de ces jours, enrhumé et tué, c'était certain, et ce serait tout le résultat obtenu. Il y avait véritablement des parents inhumains, proclamaient tous les désœuvrés de la plage, observant les ébats de la famille du petit Antoine.

A l'hôtel, la protestation prit corps, se formula en actes chez la veuve remariée. Elle entreprit sans rien dire la cure impossible. Tous les jours, à l'heure des repas, le père et la mère installés, elle faisait à la petite bonne un signe autoritaire, et l'enfant, amené dans la cuisine, était gorgé d'une soupe aux choux, exquise sans doute, fleurant le lard, le jambon, l'andouille et tous les légumes du jardin, mais qui devait infailliblement détruire le frêle organisme. Bientôt, avec terreur, les parents s'aperçurent que leur enfant dépérissait, après les premiers jours où il semblait avoir repris des forces. La colique le ravagea, il maigrit, devint vert. On cher-

## SÉVÈRE PUNITION



Baptiste.—Ta mère t'a-t-elle puni, parce que tu es allé te baigner sans sa permission ?

Joe.—Oui.

Baptiste.—Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

Joe.—Elle m'a forcé de prendre un bain.